

A black and white photograph of Charles de Gaulle, an elderly man with a serious expression, wearing a dark suit and tie. He is pointing his right index finger directly at the viewer. His left hand is resting on a surface, with a small object, possibly a glass, visible. The background is a textured, mottled grey.

FRANÇAIS!

*vous n'êtes ni vendus
ni trahis
ni abandonnés*

VENEZ A MOI AVEC CONFIANCE

Alphonse Morel

Commissaire de police

15 mars 1915, Les Épargnes, Lorraine

Ma très chère Germaine,

Je profite d'une pause pour t'écrire. Notre batterie a dû changer de position, je ne peux pas te dire où, ma lettre risquerait de ne pas passer la censure. Nous avons passé toute une journée à dix, douze pour tenter de désembourber les canons. Ça a été épuisant, mais nous y sommes arrivés. Il est cinq heures, et nous attendons la soupe. Ici, le moral est bon.

Je repose le crayon. C'est un mensonge. La journée a été atroce. Une nouvelle batterie devait s'installer sur notre position, et nous devions déménager nos douze canons de 75 vers le champ voisin, canons devenus prisonniers de leur gangue de boue. Il a plu sans discontinuer cette semaine, rendant nos conditions de vie insupportables. Les Boches, qui avaient repéré notre petit manège, en ont profité pour opérer un marmitage en règle. Vennecy, à la cinquième, a perdu une jambe par un éclat d'obus, Quintrec a été mortellement touché. Ses cris ont résonné pendant près d'une heure, rendant l'atmosphère insoutenable et les hommes nerveux. La guerre nous rend tous de plus en plus insensibles au malheur d'autrui. On a tous prié silencieusement pour qu'il crève vite, et je me suis surpris à le dire à voix haute. En y repensant, j'ai honte. Ça, je ne l'écrirai pas à Germaine.

La nourriture est bonne et en quantité suffisante. Tous les cinq jours, nous sommes relevés et partons nous reposer dans de petits villages, à l'arrière, où on est logés de façon épatante.

Au cours de la dernière relève, qui s'était opérée de nuit, le caporal-chef qui guidait notre colonne et qui m'avait prétendu connaître le chemin nous a égaré dans un no man's land. On a perdu Lesquin, notre pointeur. Il était tombé dans un entonnoir rempli d'eau. Il avait tenté de remonter les parois de glaise avant que, d'épuisement, il se laisse couler dans à peine deux mètres d'eau. Quant à la nourriture... le cuistot doit apporter ses gamelles depuis Rupt-en-Woëvre. Après deux heures à les trimbaler de tranchée en abri, la tambouille est froide, quand elle n'est pas tombée dans la boue. Sans doute encore ce soir, le cuistot ne viendra pas. J'ai soigneusement mis de côté un quignon de pain et un peu de viande caoutchouteuse de la veille. Quand au vin, nous n'en avons pas « touché » depuis une semaine.

J'ai pris un plaisir immense à lire ta dernière lettre, où tu racontes les détails de notre rencontre. Bien sûr que je me souviens de cette terrasse sur les Champs-Élysées ! Tu étais si ravissante que j'ai hésité un instant à t'accoster. Je serais passé à côté d'une merveilleuse histoire ! Et le baiser qui a suivi, à la nuit tombée, j'en frémis encore. Cela fera bientôt deux ans, j'aimerais tant que nous nous retrouvions tous les deux à cette terrasse ! J'espère que les ménages que tu dois faire à Paris ne t'épuisent pas trop. Prends soin de toi, je te veux en forme à mon retour, car je rentrerai !

Je me sens amer en traçant ces mots. Je suis assis dans mon abri, dont le sol est recouvert de dix centimètres d'une fange liquide indiscernable. Une bougie minuscule projette un peu de lumière, et j'ai du mal à tenir le petit bout de crayon entre mes doigts devenus calleux. Qu'un homme change vite, à la guerre ! Il y a six mois, le sous-lieutenant Morel, du 46ème Régiment d'Artillerie Coloniale partait, fier, commander sa batterie de canons de 75 flambants neuf, laissant entre parenthèses une brillante carrière d'inspecteur de police et une mutation probable dans les brigades d'élite de police mobile, les fameuses brigades du Tigre. Maintenant,

je peine à écrire sans trembler. Germaine me manque. La civilisation me manque. Je rêve d'un bain, d'un vrai lit, d'un repas chaud, d'une nuit où les tirs fusants de l'artillerie ennemie ne me réveillent pas. Je rêve de Germaine à mes côtés. Quand la reverrais-je ? Autant ne pas y penser. L'espoir, ici, est dangereux.

19 mars 1915

Nous n'avons pas dormi de la nuit. La veille, pour soutenir les pauvres diables du 106ème d'infanterie qui donnaient l'assaut à la crête des Éparges, on a tiré tout ce qu'on avait. Toute la journée, j'ai dirigé le tir de ma batterie, regardant mes hommes s'affairer autour des canons, enfourner les obus dans les culasses, se boucher les oreilles pendant qu'ils tonnent, recommencer. L'opération a de quoi abrutir. Après plusieurs heures de ce vacarme, on ne distingue plus rien à l'oreille. C'est le moment le plus dangereux, parce que les obus allemands peuvent tomber sans qu'on puisse les entendre. Les Boches n'ont pas tardé à répliquer.

Aujourd'hui, rebelote. Nos 75 ne portent qu'à 7 kilomètres, et l'artillerie allemande, connaissant cette faiblesse, se place à une portée supérieure. Nous ne pouvons que subir leurs tirs sans rien faire. Pas question de cesser le feu pour s'abriter, l'infanterie a besoin de notre appui. Alors on prie, on croit à la chance, tandis que je commande le feu.

Un obus a explosé dans le tube d'un des 75, blessant cinq des six servants. Il a fallu mobiliser les hommes disponibles pour emmener les blessés au poste de secours. Les Boches ajustent leur tir de plus en plus près. Du haut de la crête des Éparges, ils ont une vue magnifique sur la plaine autour et peuvent corriger leurs tirs. Cette affaire sent très mauvais. Toute attaque dans ces conditions ne peut finir qu'en boucherie. Je me demande quel réconfort notre infanterie trouvera-t-elle dans le son de nos pauvres batteries de 75 tirant au petit bonheur la chance.

Quand j'entends siffler l'obus, je sais qu'il est pour nous. Instinctivement, je me crispe, me jette au sol. Ce geste me sauve la vie. Un coup direct, chose rare, même en pleine guerre, tombe droit sur mon 75. Le vacarme est monstrueux, le sol tremble, ma vue se remplit de terre, je sens une vive douleur à la jambe. Un hurlement atroce, inhumain, me vrille les oreilles. Je voudrais lui crier de la fermer, de serrer les dents jusqu'à ce que je m'aperçoive que c'est moi, qui hurle. Que font les autres, bon Dieu ?

Je ne sais pas encore que l'obus qui m'a atteint n'était pas isolé. Une salve heureuse de l'artillerie allemande a complètement dévasté ce qui était il y a quelques secondes encore ma batterie. Le petit pré boueux n'est plus qu'un dépotoir de caissons éventrés, canons fendus, restes humains éparpillés. Rendus fous par ce spectacle d'horreur, les artilleurs valides ont couru comme des forcenés vers l'arrière pour fuir ce carnage, me laissant seul au milieu de mes hommes morts.

J'ai passé toute la nuit et tout le jour suivant dans cet endroit. Quand une accalmie survenait, mes hurlements se mêlaient à ceux qu'on entendait partout dans le champ de bataille dans une mélodie macabre qui s'entendait jusqu'à Rupt-en-Woëvre. La douleur était entêtante, semblait ne jamais devoir prendre fin. J'ai dû perdre connaissance à plusieurs reprises, me réveiller, supplier qu'on me donne à boire. Impossible de faire le moindre mouvement. Jamais je n'avais cru pouvoir souffrir autant. Quand enfin les brancardiers me trouvèrent et me ramenèrent vers un hôpital de campagne, je

crus mon calvaire terminé. Il ne faisait que commencer. Les postes de secours bondés, les trajets dans des ambulances cahoteuses qui nous mettaient au martyre, les opérations à vif, tout cela, je m'en souviens encore. Souvent, dans mes cauchemars, je rêve que je suis là, blessé, incapable de bouger, et qu'on me transporte d'une salle à une autre, d'un hôpital à un autre, sans que cela ne semble prendre fin. J'avais perdu beaucoup de sang quand j'avais été sauvé : ma jambe gauche avait été criblée de shrapnels, qui par un hasard miraculeux avaient épargné l'artère. Il fallut plus tard cinq opérations successives pour ôter tous les fragments métalliques contenus dans ma jambe. Dès que j'eus recouvré un peu de forces, je demandai à écrire à Germaine, pour lui dire que j'étais en vie. Pour moi, au vu de mon état, la guerre était finie. J'avais eu la « bonne blessure », celle qui accorde la démobilisation sans pour autant défigurer à vie. J'ai encore du mal aujourd'hui à me persuader que j'ai eu de la chance. D'hôpital en hôpital, mon état s'améliorait. Je recevais des lettres de ma famille, d'anciens amis. Toujours aucune nouvelle de Germaine. J'étais pris d'une sourde angoisse. A la souffrance de ma blessure s'ajoutait celle d'être seul.

6 décembre 1915

J'arrivai à la nuit tombante à la gare de l'Est. Depuis quelques jours, je pouvais marcher, quoi qu'avec difficulté, en m'appuyant sur une canne. Pluie battante. Je n'avais pas eu le temps de prévenir quiconque de mon arrivée, et personne ne m'attendait sur le quai de la gare. Plus de taxis, les voyageurs plus rapides que moi ayant déjà pris d'assaut les rares qui n'avaient pas été réquisitionnés. Un long périple m'attendait. En clopinant, je mis plusieurs heures à rejoindre mon immeuble, épuisé, trempé, ne sachant ce que j'allais y trouver. Germaine ? Une lettre ? Il me fallait quelque chose auquel me raccrocher, à tout prix. Je n'y trouvais qu'une odeur de renfermé.

Les années suivantes furent pénibles. Réformé définitivement, je me sentais inutile à l'arrière pendant que mes camarades continuaient à se battre en première ligne. Moi qui était naguère sportif, je n'étais plus qu'un mutilé. La disparition mystérieuse de Germaine, qui jusqu'à ma blessure m'écrivait dès qu'elle pouvait, me tracassait. J'avais été affecté dans un bureau de la préfecture de police, et bien entendu jugé inapte à toute mutation à un poste de terrain. Je crois que si j'ai résisté à la tentation de me brûler la cervelle, ce fut grâce à Simone.

Simone était une amie d'enfance, dont la propriété à Mantes jouxtait celle de mes parents. Nous partageâmes ensemble nos jeux d'enfants, avant que l'âge adulte nous sépare, tout en maintenant un contact épistolaire. J'avais fait le projet d'épouser Germaine, comptant sur une permission pour rentrer le faire, Simone était restée demoiselle. A mon retour, avec un dévouement rare, elle était là, me ramenant des provisions, s'occupant de mon ménage, me prodiguant les soins de sa bonne amitié. Je continuai à écrire à Germaine, que j'aimais toujours, sans savoir si mes lettres lui parviendraient un jour. Ma santé se remettait peu à peu. Simone et moi devions insensiblement plus proches, et en 1925, ce qui devait arriver arriva : je lui demandai sa main.

Dix ans, il m'avait fallu dix ans pour oublier Germaine et la passion brûlante qui nous liait. Simone était tout autre : discrète, affable, elle était la gentillesse incarnée. Là où Germaine m'avait procuré des sentiments forts, Simone m'en procurait des doux. Avec elle, je pouvais goûter la quiétude et le confort d'un foyer. Ce n'était pas l'épouse rêvée, mais la meilleure que je pouvais avoir. Dans une ultime lettre à Germaine, je lui annonçai mon mariage. Peu à peu, la vie se mit à redevenir belle.

Au cours des quinze années suivantes, je montai dans la hiérarchie, fus promu commissaire. Ma jambe s'était finalement rétablie, me permettant de quitter le bureau et de me consacrer à fond à mon métier. Je pourchassais et j'arrêtais les truands, la paie était bonne, l'emploi sûr : à la suite de la crise de 1929, ce n'était pas une chose à prendre la légère. La seule ombre au tableau était de ne pas pouvoir avoir d'enfants avec Simone : cela la minait bien plus que moi. Simone tenait le foyer, mais jalousait secrètement ses amies qui connaissaient les joies de la maternité. Nous n'y pouvions rien, et cela n'entachait pas l'affection qui nous liait.

En 1939, par le plus grand des hasards, je rencontrai Germaine, à Paris. Nous avions changé, bien sûr : sa beauté gracile s'était faite plus lourde, ses cheveux grisonnants, sa silhouette s'était enrobée, mais je l'aurais reconnue entre mille. Nous nous sommes assis dans un café, nous sentant tout bêtes, et nous nous sommes raconté banalement nos vies. Elle était partie en Indochine pendant des années et était rentrée récemment, je lui ai parlé de mon poste de commissaire et de mon mariage. L'atmosphère était électrique, indéfinissable. La gêne était palpable, mais nous n'arrivions pas à nous quitter. Pas après tout ce qui était, ou n'était plus, entre nous. Deux vieux amants qui se retrouvent après vingt-cinq ans.

« On n'a qu'une vie ». Je ne sais plus lequel de nous deux a murmuré cette phrase, ni qui a pris l'initiative, mais j'ai senti à nouveau ses lèvres contre les miennes. C'est un cœur de jeune homme qui s'est remis à battre, un corps de jeune homme qui lui a fait l'amour dans cette chambre d'hôtel. Ses caresses étaient les mêmes, ses mots tendres n'avaient pas changé. C'est comme si nous prenions une revanche sur la vie et ses coups bas.

- Pourquoi es-tu partie ? Lui demandai-je en la giflant sans méchanceté. Pourquoi m'as-tu laissé tomber tout ce temps ?

- Je te croyais mort. J'ai reçu une lettre annonçant ta mort, et je suis partie vivre à l'étranger. Je n'ai su que tu étais vivant, et marié, qu'à mon retour. Pourquoi tu as fait ça ? Me demanda-t-elle en me giflant à mon tour, avant de m'embrasser. Pourquoi tu t'es marié ? Tu ne savais pas que je t'attendrais ?

Pleurant, nous disputant, nous embrassant, nous passâmes ainsi la nuit. Merveilleuse et cruelle nuit ! Le lendemain matin, il me fallut me rhabiller et partir, retrouver mon travail et Simone, miravi, mi-honteux. J'avais promis à Germaine que nous repasserions une autre nuit ensemble.

Vingt-cinq ans étaient perdus, mais nous ne voulions pas en perdre davantage. Les mois qui suivirent, Germaine, qui habitait Lorient - elle était bretonne d'origine - revint souvent à Paris. Elle et moi nous promenions au soir, main dans la main, sur la butte Montmartre avant de terminer la nuit l'un contre l'autre dans un hôtel quelconque. Elle m'écrivait en poste restante, afin que Simone ne trouve pas ses lettres, et je lui répondais à cadence accélérée. La situation était compliquée, mais je ne voulais pas laisser à nouveau Germaine sortir de ma vie.

Le 3 septembre 1939, la France déclarait la guerre à l'Allemagne, et la suite était connue. Dieu merci, je n'étais plus mobilisable, à presque cinquante ans, avec un poste à responsabilités et une blessure invalidante. J'avais déjà versé mon sang pour la France. Bien sûr, j'étais attristé de voir que vingt ans plus tard, il fallait remettre ça. En 1918, on avait gagné de justesse au terme d'une longue guerre, avec à nos côtés, en plus de l'Angleterre, la Russie puis les États-Unis. Cette fois, la Russie était du côté d'Hitler, les États-Unis neutres, et puis surtout la volonté de se battre nous avait quitté. Je ne pensais pas qu'on allait gagner. Je ne pensais pas non plus qu'il suffirait de six semaines pour que la glorieuse armée française plie. Le 14 juin 1940, je vis les troupes allemandes rentrer sans combat dans Paris, remplacer les drapeaux français par les étendards à croix gammée et défiler sur les Champs-Élysées. Nous avions beau être lassés de la guerre, nous les anciens combattants, il me semble que personne n'a avalé ça. Depuis, je ne l'ai toujours pas avalé.

4 octobre 1941

La vie à l'heure allemande, on s'y fait. Le rationnement, le couvre-feu, la musique militaire allemande, les panneaux indicateurs en allemand, les uniformes vert-de-gris, à dire vrai, tout ça me chagrine, mais la honte, on n'en meurt pas. Ce qui me préoccupe le plus, c'est Germaine. On ne s'est pas beaucoup revus depuis l'arrivée des allemands. Le courrier passe pas toujours bien, et quand il passe, il met du temps. Avec elle, il me semble que cette période sombre le serait tellement moins...

Ces derniers mois, j'ai été plus distant avec Simone. C'est une bonne épouse, pour sûr, mais quinze années de vie commune ont émoussé notre relation, qui n'avait jamais démarré fort non plus. On reste ensemble par habitude, parce qu'on n'a plus l'âge de trouver mieux. Mon supérieur vient de m'avertir qu'un poste de commissaire divisionnaire se libérait à Lorient. J'ai accepté sans hésiter. Il faudra que j'avertisse Simone, qui ne sera peut-être pas mécontente. Le grand air du large lui fera du bien. A vrai dire, nous vivons sans doute nos derniers mois ensemble et j'aurai un peu de peine à la quitter. Ainsi va la vie. J'ai quarante-huit ans, pas d'enfants, une blessure de guerre qui m'élançe parfois la nuit, une blessure au cœur qui n'a jamais vraiment guéri et la détestable sensation de servir de paillason chaque fois qu'un officier allemand entre dans mon bureau pour exiger quelque chose. Je mérite de passer de belles dernières années.

10 octobre 1941

Le poste de commissaire divisionnaire à Lorient n'a rien d'une sinécure. Le boulot est intéressant, comme toujours - peu importe le lieu, il y a toujours l'ordre à faire respecter et les malfrats à mettre sous les verrous. Lorient, c'est une petite ville de quarante mille habitants, dont une bonne partie parle encore breton. Ça vit de la pêche et de la construction de bateaux, autant dire que ça ne vit plus tellement depuis que les allemands empêchent les bateaux de pêche de s'aventurer trop au large. Cela dit, la construction de la base sous-marine donne de l'emploi à une tripotée d'ouvriers français. Désavantage : elle attire aussi les bombardiers anglais commedess mouches. Vivement que la petite guéguerre entre les

Boches et les Rosbifs se terminent, ça commence à être lassant de devoir jour après jour slalomer entre les décombres. Nous autres Français, on est pas dans une posture facile. Officiellement, en zone occupée, nous avons les mêmes attributions de police qu'avant guerre, excepté que toutes les demandes des Allemands doivent être considérées comme des ordres. Nous avons donc deux chefs, le Maréchal - qui ne s'y prend pas trop mal pour redresser la France, malgré ce qu'on peut en dire de mal - et les ordres de la Kommandantur. Il y a facilement vingt mille allemands à Lorient et ses environs, et je n'ai sous mes ordres qu'une trentaine de gardiens de la paix et une poignée d'inspecteurs. Les autres sont morts, partis en zone libre ou croupissent dans des camps de prisonniers quelque part en Allemagne.

Depuis le 22 juin 1941 et l'invasion de l'URSS par l'Allemagne, les communistes ont eu le mauvais goût d'entrer dans la « résistance ». Eux qui, en septembre 1939, étaient encore alliés de l'Allemagne et refusaient de participer à l'effort de guerre se prennent maintenant pour les sauveurs de la France ! Ce serait risible si la situation n'était pas si tragique. Pour chaque soldat Allemand que ces crétins réussissent à dessouder, les Boches répliquent en fusillant cent otages. La simple arithmétique devrait leur faire comprendre qu'ils feraient bien mieux de se tenir tranquilles. La lutte contre les terroristes, communistes, gaullistes et tous ces mots en -iste constitue une bonne part de notre activité. S'ils sont arrêtés par la police française avant d'avoir commis un attentat, c'est quelques années de cabane, mais ils en sortiront. Si les Boches leur tombent dessus, leur sort sera moins enviable. Aucun scrupule à avoir : on les coffre, et le plus possible on essaie de laver notre linge sale en famille. Côté teuton, la répression commence à être plus dure. Jusque-là, la police était assurée par la *Feldgendarmarie*, de braves fonctionnaires un peu patauds, réglos et visibles à des kilomètres. C'est pas dans leurs patrouilles nocturnes que ces types-là arrêteront des authentiques « résistants ». En revanche, depuis peu, nous avons eu des contacts réduits avec d'autres policiers allemands, en civil ceux-là, et dont certains semblent parler un français excellent. Faut pas être grand clerc pour deviner qu'ils vont se créer leurs réseaux pour pouvoir opérer sans avoir à nous demander quoi que ce soit. C'est pas une bonne nouvelle. Ils sont globalement peu aimés, les Boches, mais pas besoin d'être populaire pour se trouver des indics. Que des étrangers fassent mon boulot à ma place dans mon pays, ça me plaît pas, même si je sais qu'il m'arrivera rien.

L'autre nouveauté, c'est le marché noir. Avec la pénurie (ne nous voilons pas la face, c'est les Boches qui détournent tout, heureusement que le gouvernement du Maréchal est là pour organiser le peu qui reste), tout est rationné et ne peut être acheté qu'avec des tickets. Forcément, un marché parallèle s'est créé et c'est à nous d'arrêter les trafiquants pour y mettre bon ordre. Il faut faire preuve de discernement : presque tout le monde est amené à trafiquer à un moment où un autre, et donc s'expose à de lourdes peines (amende et quelques mois, voire années de prison). Il faut distinguer les trafiquants qui se dégagent des fortunes colossales du particulier qui veut juste obtenir un peu de lait en plus pour ses gosses.

Enfin, il y a le contrôle des étrangers. Il y a encore un paquet d'Allemands qui ont fui l'Allemagne nazie avant 39 et que nous devons, en théorie, remettre aux Allemands. Il reste des républicains espagnols, des Polonais et tutti quanti qui doivent être placés en centre de détention administrative. Les Juifs, on les

embarque pas, et pour les communistes c'est rarement marqué sur leur trogne. Parfois même, on tombe sur des Anglais, des équipages d'avions abattus que nous devons aussi remettre aux Allemands qui les envoient dans des camps de prisonniers. Le contrôle d'identité reste le moyen le plus sûr de coffrer ce joli petit monde.

Ma tournée des endroits louches de la ville s'achève presque. Je vais dans un bordel, les *Délices de l'Orient*, histoire de mettre un peu les choses au clair. C'est de la prostitution légale, mais les maquereilles, c'est bien la race à vouloir escroquer dès que ça peut : faut recadrer dès le début pour que ça se tienne tranquille par la suite.

Je rentre avec une paire de gardiens de la paix sur les talons. Je commence mon baratin en parlant vers la vieille rombière derrière le comptoir

« Commissaire Morel, je suis votre humble serviteur ! Je suis nouveau en ville, et je venais comme qui dirait m'assurer que... »

Je m'arrête aussi sec. La vieille rombière derrière le comptoir, c'est Germaine.

30 novembre 1941

Un dimanche à la maison, avec Simone, ça a jamais été sensationnel, que je me disais. La radio faisait mieux la conversation et pour ce qui est de la fesse, jamais le dimanche, le curé lui interdisait. Mais tout seul, c'est encore pire.

Cette vieille salope de Germaine a essayé de me remettre le grappin dessus. Elle m'a écrit, a même essayé d'aller me voir au commissariat. Elle pensait quoi ? Une pute ! L'amour de ma vie, une pute ! Je sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu pour cet avant-dernier coup du sort. Le dernier coup du sort, Germaine s'en est chargée elle-même. Une petite lettre envoyée à Simone expliquant bien toute notre relation, dans les détails les plus graveleux, et ma Simone en pleurs a détalé vivre chez des parents. Ultime fiente de pigeon du destin qui me retombe en pleine poire.

Je suis trop vieux pour pleurer, trop réaliste pour savoir que récupérer Simone sera inutile, trop con pour trouver une occupation constructive, trop routinier pour me foutre en l'air. Heureusement, il reste le pinard, ce suicide lent que j'ai toujours critiqué chez mes vieux et qui me semble d'un coup une merveilleuse solution.

Germaine. Une vulgaire pute. Pire, une maquereille. Dieu sait combien de braquemarts sont allés s'enfourner dans sa boîte aux lettres que je pensais réservée.

Vivement l'ivresse.

4 décembre 1941, 20 heures

« Plus un geste ! Personne ne bouge ! » que j'ai beuglé, le flingue en pogne, en entrant dans la planque.

Forcément, le seul con qu'était là, un petit jeune pas futé, a détalé comme un lapin. L'inspecteur Chagrol l'a poursuivi - faut dire que j'ai plus le physique pour tout ça. L'inspecteur Cagliotti, bien sûr, il « couvrait les arrières », c'est à dire qu'il voulait se mouiller le moins possible. Pendant que Chagrol gambadait comme un cabri, je le suivais, en remarquant dans la cave une imprimante probablement pas déclarée et un monceau de tracts avec une faucille et un marteau. Autant dire que les renseignements qu'on m'avait fournis avaient été fameux, même si je pensais tomber sur Lénine et toute

sa bande. La détonation m'a surpris. Quand on est arrivés, Cagliotti et moi, Chagrol était dans une ruelle, le pétard fumant à la main, et le jeune coco par terre, un trou dans le dos. Le plus drôle était encore à venir : il m'a regardé, l'air penaud, et a dit d'une petite voix :

« J'ai glissé... »

Si les mensonges pouvaient tuer, il serait tombé raide lui aussi. En d'autres temps, il aurait gagné ma main dans la gueule, mais faut croire que la picole aide pas à la concentration. J'ai remis l'affaire au lendemain, en me demandant à quelle sauce j'allais le virer. Mon meilleur inspecteur, flinguer un suspect en culottes courtes qui s'enfuit, de nuit et dans le dos. C'est des emmerdes à n'en plus finir. Et si j'avais encore un coeur, je dirais aussi que c'est triste pour le gosse.

5 décembre 1941, 11 heures

Assis à mon bureau, fumant clope sur clope, j'ai le cerveau qui ralentit. Le bilan de ma vie est pas glorieux. Germaine qui s'avère être maquerelle dans un bar à putes, Simone qui se barre, un suspect qui se fait assassiner presque sous mes yeux, ça fait beaucoup en peu de temps.

Cagliotti rentre et jacte. Je ne l'écoute qu'à moitié. Cagliotti, c'est l'incompétence faite inspecteur. Ce type est mou, veule, n'a pas ce qu'il faut dans le froc pour faire ce métier. Toujours à suivre le manuel, à jamais s'exposer, à croire qu'on le persécute - ça finira par être vrai, un jour.

Attends, de quoi il cause ? Il me dit qu'il pense qu'il y a du marché noir aux *Délices de l'Orient* et veut y faire un tour. Je grommelle mon accord, il sort.

Là, j'ai un coup à jouer.

Je gueule :

- Chagrol !

Il se pointe, la gueule enfarinée, et je lui passe la plus grosse avoinée de sa vie. Pendant une bonne demi-heure, je le malmène comme un cocker à qui on met le nez dans le tapis sur lequel il vient de pisser, et il ne fait pas le fier. Il sait que sa connerie peut lui coûter son poste, au bas mot. Chagrol vient déjà de Marseille, il a été muté à Lorient suite à des affaires déjà pas catholiques. Il est pas toujours réglo, mais c'est un bon flic. Et il ne le sait pas encore, mais il sera l'instrument de ma vengeance.

« Le communiste était armé et vous a agressé. Vous avez dû vous défendre et vous l'avez abattu en état de légitime défense. C'est ce que vous mettrez dans votre rapport, et je vais vous le signer. »

Il me regarde avec des grands yeux. Après une telle engueulade, il s'attendait pas à tant de clémence. J'enchaîne :

« Ce soir, on va faire une perquisition aux *Délices de l'Orient*. On a intérêt à y trouver quelque chose de salement compromettant et illégal, à coup sûr. Vous captez ? »

Il est pas con, le Chagrol. Il capte, mais il est étonné. Il me pensait réglo. Moi aussi, je me pensais réglo. Cagliotti m'a fourni l'idée, Chagrol me fournira le prétexte. Germaine, ma vieille salope, on va voir qui de nous deux est le plus malin.

Je suis encore plus bouillant qu'un homard dans sa marmite. Cette résolution m'a rajeuni. Pour la première fois de ma carrière, je vais faire un écart personnel. Et cet écart, Germaine, ce sera pour ta petite gueule. Je vais appliquer à la lettre tous les articles du Code Civil, et si ça suffit pas quelques autres de mon cru.

18 h 30. Je passe dire à Cagliotti que je l'accompagne. Si son affaire de marché noir se vérifie et que Chagrol a bien fait son boulot, on aura de quoi fermer ce boxon pour les siècles à venir.

Je vérifie mon calibre, des fois que. Pas de vagues, cette fois, on fait ça dans les règles de l'art.

19 heures. Il a flotté toute la journée, mais le ciel se découvre pour la nuit. Espérons que les rosbifs en profiteront pas pour nous assaisonner de quelques pruneaux. Chagrol nous rejoint à l'entrée des *Délices de l'Orient*.

Je respire un bon coup et je pousse la porte. Il est temps de prendre une revanche sur la vie.

- Police !